

## La vie nue des petites filles. À la lisière du monde masculin dans *Tropique de la violence* de Nathacha Appanah

**Cristina ÁLVARES**

*Universidade do Minho*

calvares@ilch.uminho.pt

<https://orcid.org/0000-0001-5968-4724>

### Resumen

El artículo propone una lectura de la novela *Tropique de la violence*, de Nathacha Appanah, escritora indo-mauriciana francófona, a la luz de la noción de «nuda vida» desarrollada por Giorgio Agamben en su estudio sobre el estado de excepción. Este enfoque se justifica en una novela que trata el tema de la vida de los niños extranjeros abandonados, en el ámbito del éxodo comoriano, en los cuales se exacerba la condición radicalmente desapropiada y desprotegida de los migrantes clandestinos. Puesto que el mundo diegético sólo está compuesto por personajes masculinos, examinaremos la función de los personajes femeninos secundarios y defendemos que *Tropique de la violence* permite visitar la noción de nuda vida según los criterios de edad y género.

**Palabras clave:** Migraciones, menores aislados, edad, género, Océano Índico.

### Résumé

L'article propose une lecture du roman *Tropique de la violence*, de l'écrivaine indo-mauricienne francophone Nathacha Appanah, à la lumière de la notion de « vie nue » développée par Giorgio Agamben dans son étude sur l'état d'exception. Cet angle d'approche se justifie du fait que le roman porte sur la vie des mineurs étrangers abandonnés à Mayotte, dans le contexte de l'exode comorien, et chez lesquels s'exacerbe la condition radicalement désappropriée et déprotégée des migrants clandestins. Le monde diégétique étant composé exclusivement de personnages masculins, nous examinons la fonction des personnages féminins secondaires et soutenons que *Tropique de la violence* permet de visiter la notion de vie nue selon les critères de l'âge et du genre.

**Mots-clés :** Migrations, mineurs isolés, âge, genre, Océan Indien.

### Abstract

This article aims at reading the novel *Tropique de la violence*, by the francophone Indo-Mauritian writer Nathacha Appanah, in the light of the notion of «bare life» developed by Giorgio Agamben in his study on the state of exception. This perspective is based on the fact

---

\* Artículo recibido el 7/09/2021, aceptado el 14/02/2022.

that the novel is about the way of life of abandoned foreign minors in Mayotte, in the context of the Comorian exode, in whom the radically desappropriated and desprotected condition of illegal migrants is exacerbated. As the diegetic world is exclusively composed of male characters, I will examine the role of the female secondary characters and argue that *Tropique de la violence* allows us to revisit the notion of bare life under the criteria of age and gender.

**Keywords:** Migrations, isolated minors, age, gender, Indian Ocean.

## 1. Introduction

*Tropique de la violence* de Nathacha Appanah est un roman qui, à travers l’histoire d’un adolescent prénommé Moïse, met en récit la condition des mineurs isolés à Mayotte, île de l’archipel des Comores qui est, depuis 2011, le 101<sup>e</sup> département français. Les mineurs isolés sont des enfants livrés à eux-mêmes, vivant dans la rue, inséparables du phénomène migratoire. En tant que petit bout de France dans l’Océan Indien, l’île fait l’objet d’une migration massive de la part d’Africains insulaires et continentaux, mais surtout comoriens, fuyant la misère et l’instabilité politique. Depuis l’institution du visa Balladur en 1994, l’immigration est devenue illégale sans pour autant cesser. Bien au contraire, elle n’a fait que se développer soutenue aussi bien par la ténacité du rêve de terre promise côté migrants que par le *business* de la traversée en *kwassa* côté passeurs. L’exode comorien reste un des plus importants et méconnus flux irréguliers vers l’Europe<sup>1</sup>. Mayotte est une île dramatiquement surpeuplée dont près de la moitié de la population est composée de clandestins, ce qui a un impact critique sur les plans social et environnemental. Manque d’eau potable, bidonvilles qui se répandent dans les bois, décasages, des laissées pour compte notamment des enfants, 85% de la population en dessous du seuil de pauvreté, chômage, délinquance, insécurité – tous ces facteurs contribuent à créer une réalité sociale extrêmement tendue et politiquement intenable<sup>2</sup>.

En 2016, année de la parution de *Tropique de la violence*, Alison Morano a soutenu un mémoire de master en anthropologie sociale et culturelle intitulée *La catégorie sociale des mineurs isolés à Mayotte*. Bien que tous les mineurs isolés ne soient pas migrants, car il y en a également des autochtones fugeurs ou expulsés (Morano, 2016 :

<sup>1</sup> En 2019, la pression migratoire a augmenté de 110% (Carretero, 2019).

<sup>2</sup> Quelques semaines avant la parution de *Tropique de la violence*, Nathacha Appanah avait publié dans *Libération* un article, motivé par les décasages des migrants comoriens, qui décrit la chaotique et explosive situation sociale mahoraise avec une incidence particulière sur la condition des mineurs isolés (Appanah, 2016b). La même année, dans un article aux résonances fanoniennes, Dénètem Touam Bona, qui habitait alors à Mayotte, écrivant sur les opérations de décasage et autres formes de chasse aux migrants de la part des Mahorais, parle de « micro-fascisme tropical » (Touam Bona, 2016b). Serge Slama, qui cite Touam Bona ainsi qu’Appanah, s’indigne de la passivité des pouvoirs publics qui a finalement légitimé les actions et les revendications xénophobes (Slama, 2016). Depuis, la dérive n’a fait que s’intensifier (Alaoui, Lemerrier, Palomares, 2019 ; Decloitre, 2021).

20), Morano détache « les mineurs dits ‘étrangers abandonnés’ » comme une sous-catégorie « tout à fait spécifique à Mayotte, et un phénomène d’ampleur sans précédent. Il s’agit de mineurs originaires des Comores qui se retrouvent seuls sur le territoire suite à la reconduite à la frontière de leurs parents en situation irrégulière » (Morano, 2016 : 19)<sup>3</sup>. Au moment de l’interpellation et de la déportation, les parents renient les enfants pour qu’ils restent dans un pays qui leur offre de meilleures perspectives d’avenir. En attendant de revenir sur l’île, ils comptent sur les réseaux de parenté pour la pratique traditionnelle du *confiage* (les enfants plus petits sont confiés à une tante, un oncle, un cousin, mais la prise en charge cesse à la puberté) et/ou sur les pouvoirs publics et leurs institutions. Toutefois ni les structures de la famille traditionnelle ni les structures de l’État sont suffisamment consistantes pour prendre en charge les mineurs. Avec le durcissement de la politique migratoire monte le nombre d’adolescents sans papiers, sans parents, sans logis et sans repères.

Dans *Tropique de la violence*, Natacha Appanah nous introduit au monde de ces enfants abandonnés, déprotégés, errants, vivant dans un dénuement total et condamnés à la délinquance de survie. L’auteur appartient à la « nouvelle génération » d’écrivains et écrivaines d’origine mauricienne qui, comme Markus Arnold (2020 : 67) le pose, constituent un champ périphérique à réputation grandissante dans la littérature en français. Dans son œuvre se retrouvent les deux lignes majeures que Markus Arnold dégage dans la production littéraire mauricienne contemporaine : les thématiques globales des identités, de la mondialisation, de la cohabitation du monde ; et l’exploration de l’histoire insulaire, notamment la période post-esclavage dans *Les rochers de Poudre d’or*, et la participation de l’île Maurice à la seconde guerre mondiale dans *Le dernier frère*. Ces deux lignes se nouent dans la thématique des migrations et de la figure du déplacé qui se décline en différents modes de précarisation et de dépossession : engagés indiens, déportés juifs, clandestins comoriens. Dans *La noce d’Anna*, *En attendant demain*, *Rien ne t’appartient*, la figure du déplacé s’incarne dans un personnage féminin originaire de l’Océan Indien immigré en France : Sonia, Adèle, Anita, Tara. Dans *Tropique de la violence* c’est au mineur isolé de représenter la confluence de l’exode et de la dépossession. Appanah a pu observer ce qui se passe à Mayotte lors de son séjour sur l’île entre 2008 et 2010. Ce séjour a sans doute été décisif dans la vie et dans l’œuvre de l’écrivaine. D’une part, c’était l’occasion de retourner à l’Océan Indien francophone d’où elle est issue tout comme certains de ses protagonistes. Petite-fille d’engagés indiens venus travailler dans les plantations de canne à sucre de Maurice après l’abolition de l’esclavage, Nathacha Appanah avait quitté son pays natal en 1998 pour faire des études de journalisme en France et elle y habitait depuis. D’autre part, c’est dans la

<sup>3</sup> Voir également le rapport du Sénateur Isabelle Debré sur la situation particulière de certains départements d’Outre-Mer comme la Guyane et Mayotte (Debré, 2010).

réalité mahoraise qu'elle a puisé la matière pour écrire celui qui est à ce jour son roman le plus poignant, le plus primé et le plus populaire<sup>4</sup>.

La thématique de *Tropique de la violence* convoque la notion de « vie nue » qu'Agamben (1997) a développée dans son étude sur la relation de la loi à la vie pour montrer que cette relation n'est pas seulement d'application mais aussi et surtout d'abandon. En examinant la forme de vie des garçons et celle des filles, nous montrons que ce roman de Nathacha Appanah permet de revisiter la problématique de la vie nue en y introduisant les catégories de l'âge et du genre. La pertinence de cette ligne de lecture nous semble résider dans le fait que ces catégories ne se retrouvent ni dans des commentaires du texte agambenien comme celui de Judith Butler ni dans des réflexions qui s'y inspirent comme celle d'Achille Mbembé, chez qui la race est une catégorie axiale. Mis en perspective et en dialogue avec ces discours théoriques, *Tropique de la violence* apparaît comme un exemple majeur de la participation de la littérature aux grands débats politiques et sociétaux contemporains.

## 2. Un monde masculin

*Tropique de la violence* est un roman polyphonique dans lequel cinq narrateurs-personnages racontent l'histoire de Moïse dans des perspectives décalées. Il y a trois narrateurs-personnages principaux : Moïse le protagoniste, Marie sa mère adoptive et Bruce le chef du gang, tous les trois décédés au long de l'histoire. Autant dire que la voix narrative survit à sa dés-actorialisation et que même au sein de la figure homodiegétique narrateur et personnage sont décalés. Viennent s'y ajouter deux narrateurs-personnages de second plan : Olivier le policier et Stéphane l'humanitaire, chacun assumant deux chapitres, chacun se reconnaissant impuissant à contenir la montée de violence intestine qui ôta la vie à deux adolescents. À l'exception de Marie la mère, toutes les voix sont masculines.

L'histoire de Moïse se divise en deux phases : son enfance heureuse sous la protection de Marie qui l'élève comme un petit français dans une maison accueillante ; et son adolescence de mineur isolé vivant dans la rue. Moïse était arrivé en *kwassa* dans les bras de sa toute jeune maman laquelle, apeurée par l'œil vert de son bébé, l'avait abandonné à Marie, l'infirmière française qui l'avait soignée. Ne pouvant pas avoir d'enfants, Marie n'hésite pas à adopter le bébé et l'appelle Moïse, prénom qui met l'accent sur sa condition d'enfant trouvé. La transition brusque de la vie protégée à la vie exposée s'opère lorsque Marie est morte d'un AVC, effet ultime de la crise qui minait le lien mère-fils depuis que Marie avait raconté à Moïse la vérité sur son origine. Mère morte et maison inhabitable (qui pue le cadavre) signalent l'éclatement de la sphère maternodesthétique et l'éjection du gamin dans le dehors hostile du monde.

<sup>4</sup> La popularité du roman se manifeste dans ses adaptations intermédiaires : une bande dessinée a été créée par Gaël Henry en 2019 ; un film est sorti en 2020, réalisé par Manuel Schapira et tourné à Mayotte ; un spectacle performance multi-arts a été mis en scène en 2021.

Moïse rencontre alors d'autres garçons qui sont comme lui à la rue et qui se regroupent en bande à Kaweni, alias Gaza, le bidonville où s'entassent les clandestins. Le chef de la bande est Bruce, un adolescent mahorais fugueur qui dresse, asservit et gère les gamins comoriens avec une autorité féroce. Moïse, qui avait connu l'amour d'une mère et le confort d'une maison, fait maintenant l'expérience du dénuement, de la délinquance et de la brutalité. Ces enfants ont faim, ont peur, dorment sous les varangues et sous les voitures, volent, cambriolent, se droguent, exercent et subissent de la violence.

Le gang est une organisation intégralement masculine. Bruce, Rico, Nasse, La Teigne et les autres sont tous des garçons et l'histoire se déroule autour de la rivalité entre Bruce et Moïse jusqu'au dénouement tragique : Moïse tue Bruce et se suicide pour échapper à la fureur meurtrière du gang. Stéphane et Olivier sont aussi des personnages masculins. Dans le monde de Moïse, dans l'univers diégétique qui se déploie autour de lui, il n'y a que des personnages masculins à l'exception de Marie. Mais Marie est décédée après que le récit fatal sur l'origine comorienne de son fils adoptif avait instauré chez lui une crise d'identité qui l'avait irréversiblement éloigné d'elle. En fait, en prenant conscience de son identité de Noir, Moïse avait rejeté « la vie protégée », « la vie de Blanc » dont il avait joui auprès de Marie et rêvais de rejoindre les gamins de la rue qu'il imaginait libres :

J'aimais être avec La Teigne, ce garçon maigre qui sentait la sueur et le fer, qui ne disait presque rien, et qui marchait du matin au soir. Ses pieds étaient épais, larges, les orteils démesurés. Le soir il reprenait la barge et dormais dehors. Il n'était jamais allé à l'école. Quand il voulait se laver, il plongeait du ponton de Mamoudzou. Quand il voulait manger, il allait chercher des fruits. Il me fascinait, j'imaginai qu'il était mon frère, mon cousin et qu'on serait tous les deux des enfants sauvages, à courir, à manger des fruits sauvages, à se baigner dans les rivières. Quand on se séparait à Dzaoudzi j'avais l'impression qu'il partait pour la Vie, la Vraie Vie, et que moi je rentrais dans une maison de mensonges, que je jouais à l'infini un rôle dans une pièce de théâtre que Marie avait écrite pour nous (Appanah, 2016a : 64).

En déterminant la transition de Moïse du dedans au dehors, de la maison au ghetto, la mort de Marie l'introduit à un monde dont la masculinité intégrale est corrélatrice de l'inexistence de la sphère maternodesthétique. Être abandonné c'est être toujours dehors, jeté là, sans un lieu à soi où rentrer, condamné à l'errance permanente. Et l'errance n'est pas la liberté, mais l'exposition à l'agression et à l'hostilité de l'extérieur : « La peur, la faim, la marche, le sommeil, la faim, la peur, la marche, le sommeil. Je mangeais ce que je trouvais, je me lavais quand je pouvais, je dormais sous les varangues, un œil ouvert » (Appanah, 2016a : 110).

Cependant, il y a des personnages féminins qui apparaissent fugacement en bordure de cet univers. Ce sont de petites filles qui restent sur le seuil de l'histoire de Moïse, sans jamais y entrer. Nous examinons le statut et la fonction de ces personnages mineurs (dans tous les sens du mot) dans la dynamique du récit, ce qui nous amènera à interroger la condition des mineures isolées à Mayotte. Le gang est, pour les garçons en manque de repères et de références affectives, la seule modalité d'appartenance et de socialisation disponible. C'est pour eux la seule façon, ou la plus immédiate, de ne pas être seul. Mais les filles, comment survivent-elles, comment socialisent-elles, comment vivent-elles leur solitude et leur dénuement ? Cela nous permettra de revisiter la notion agambenienne de « vie nue » à la lumière des critères de l'âge et du genre.

### 2.1. *Puer sacer* : la vie nue des mineurs isolés

Des études récentes sur *Tropique de la violence* suggèrent que Moïse est passé du monde des riches au monde des pauvres (Baage, 2017 : 18 ; Ganapathy-Doré, 2019 : 3). Mais est-ce là la terminologie la plus adéquate à rendre compte de la fracture sociale représentée dans ce roman ? Une infirmière qui, grâce à son salaire, a les moyens d'élever correctement un enfant, est-elle pour autant « riche » ? Nous pensons que la fracture sociale en jeu ne se réduit pas à l'inégalité économique, mais qu'elle découle d'une distribution de la population autour de la légalité : il y a d'un côté les citoyens et de l'autre les sans-papiers. Les citoyens ont un statut juridique et civique qui leur assure un ensemble de droits politiques et sociaux comme l'accès à l'habitation, à l'éducation, à la santé, y compris pour ceux qui sont au chômage ou à bas revenus. Ils ont une place dans la Cité, ce qui signifie que leur vie est protégée par un système de droits. Au contraire, les clandestins sont des êtres humains dépouillés de statut juridique et civique et en tant que tels exclus de la Cité et de l'ensemble des droits politiques et sociaux qu'elle assure. Leur vie n'est donc pas protégée. Ils se rassemblent au ghetto, espace que la loi a déserté. Moïse passe du monde des citoyens au monde des clandestins, de la ville au bidonville. La condition des clandestins est exemplaire de ce qu'Agamben a théorisé sous la désignation de « vie nue » dans *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*, étude magistrale sur l'état d'exception. La vie nue est ce qui reste d'une vie humaine lorsqu'on lui ôte le masque de citoyen : elle ne compte pas, c'est une « vie sans valeur » « indigne d'être vécue » (Agamben, 1997 : 149). De nos jours la figure majeure en est le réfugié (Agamben, 1997 : 121, 142) et c'est pourquoi la problématique de la vie nue est indissociable du phénomène migratoire contemporain bien qu'elle ne s'y épuise pas. Les clandestins, migrants que le complexe dispositif de frontiérisation met en situation irrégulière (Mbembé, 2018 : 94-95 ; 2020 : 68-71, 168), sont des abandonnés au sens étymologique du terme : des donnés au ban, des bannis, des exclus de la Cité que celle-ci tient en son ban :

Celui qui est mis au ban, en effet, n'est pas simplement placé en dehors de la loi ni indifférent à elle : il est abandonné par elle, exposé et risqué en ce seuil où la vie et le droit, l'extérieur et

l'intérieur se confondent (...) Le rapport originaire de la loi à la vie n'est pas l'application, mais l'Abandon (Agamben, 1997 : 36-37).

L'*homo sacer* est celui qui, dans l'ancien droit romain, était destitué de tout statut juridique, donc radicalement déprotégé et qui, par conséquent, pouvait être tué impunément (Agamben, 1997 : 91-93). C'est pourquoi nous pensons que celui qui est déclaré « illégal » et rejeté dans la vie nue n'est pas exactement « pauvre ». C'est plutôt une vie sans valeur, une vie que le pouvoir souverain a décidé de ne pas protéger, d'exposer à toute forme de violence, de laisser mourir. Ce que Didier Fassin (2020) appelle « l'inégalité des vies » est surtout un enjeu biopolitique qui mobilise la loi pour l'appliquer aux vies ou l'en désappliquer. Ces vies que la loi abandonne, ces vies tachées d'illégalité sont certes pauvres, voire misérables, mais la pauvreté ne suffit pas à rendre compte de leur extrême précarité ontologique. Achille Mbembé parle d'une humanité excédentaire et superflue, livrée à l'abandon, produite par une fracture raciale remontant à la traite et à l'esclavage colonial :

Sur ce chemin, les nouveaux « damnés de la terre » sont ceux à qui est refusé le droit d'avoir des droits, ceux dont on estime qu'ils ne doivent pas bouger, ceux qui sont condamnés à vivre dans toutes sortes de structures d'enfermement – les camps, les centres de transit, les mille lieux de détention qui parsèment nos espaces juridiques et policiers. Ce sont les refoulés, les déportés, les expulsés, les clandestins et autres « sans-papiers » – ces intrus et ces rebus de notre humanité dont nous avons hâte de nous débarrasser parce que nous estimons qu'entre eux et nous il n'y a rien qui vaille la peine d'être sauvé puisqu'ils nuisent fondamentalement à notre vie, à notre santé et à notre bien-être. Les nouveaux « damnés de la terre » sont le résultat d'un brutal travail de contrôle et de sélection dont les fondements raciaux sont bien connus (Mbembé, 2015 : 254).

L'historien camerounais, théoricien des études noires, considère que les clandestins et les réfugiés, les nouveaux damnés de la terre de la période postcoloniale, sont les successeurs des esclaves, l'exode se reconfigurant en de « nouvelles dynamiques circulatoires » (Mbembé, 2018 : 24). Appannah le suggère également, d'une part par le biais du prénom biblique du protagoniste, Moïse constituant pour les esclaves noirs une figure mythique incarnant leur désir de libération (Touam Bona, 2016a : 103), d'autre part à travers ces mots d'Olivier : « C'est l'histoire de ces êtres humains qui se retrouvent sur ces bateaux et on leur a donné de ces noms à ces gens-là, depuis la nuit des temps : esclaves, engagés, pestiférés, bagnards, rapatriés, Juifs, boat people, réfugiés, sans-papiers, clandestins » (Appannah, 2016a : 56). Bien que les vies qui ne comptent pas soient majoritairement des vies noires, raison pour laquelle Mbembé pose le critère racial au cœur de l'inégalité des vies, l'histoire de *Tropique de la violence* décale fracture

légale et fracture raciale du fait que l'enfant adopté est intégré dans la Cité, et que l'amour maternel s'avère plus fort que les différences raciales et nationales. Hors roman, le conflit entre Mahorais et Comoriens qui intoxique Mayotte est en effet un conflit entre citoyens et clandestins, semblables et non-semblables, au sein de la même race<sup>5</sup>.

En suivant Agamben, nous dirons que la fracture qui partage la population entre légaux et illégaux relègue ceux-ci dans une intersection négative entre droit et vie (non-droit et non-vie) produite par la suspension de la loi, autrement dit l'état d'exception. Dans ce seuil d'indifférence, reconnus en tant que non reconnus, internés dans des centres de rétention ou repoussés dans des ghettos en périphérie de l'ordre politico-urbain (la Cité, la *Polis*), les clandestins sont dans un tel état de dépossession et de dénuement qu'ils sont à la merci de qui abandonne, exploitables à loisir, des vies dont on peut disposer, des vies jetables. Dans les termes d'Achille Mbembé (2020 : 73, 180), ils constituent une humanité excédentaire et superflue confinée au « camp d'étrangers ». Le surnom populaire de Kaweni, Gaza, souligne justement la ressemblance fonctionnelle du ghetto au camp de réfugiés, lieu privilégié où la suspension de la loi réduit des vies humaines à des vies jetables. Kaweni-Gaza, le plus grand bidonville de France, est décrit par Olivier comme « un dépotoir » et « une énorme poubelle fumante » (Appanah, 2016a : 54). Le jour où il y est introduit par Bruce et les autres garçons, Moïse en donne la description suivante :

J'ai senti l'odeur du Gaza de Mayotte et je sais aujourd'hui, sans même avoir jamais voyagé, que c'est l'odeur de tous les ghettos du monde. L'urine aigre des coins de rues, la vieille merde des caniveaux, le poulet qui grille sur des vieilles barriques de pétrole, l'eau de Cologne et les épices devant les maisons, la sueur fermentée des hommes et des femmes, le moisi du linge mou. Et ce bruit incessant qui couvre les pensées, les souvenirs, les rêves. La musique des voitures qui passent fenêtres ouvertes et celle qui dégouline des étages des maisons, le muezzin qui appelle à la prière, une télé qui donne la météo, les cris des enfants qui jouent, les pleurs des bébés qui ont faim et moi je marchais au milieu de tout ça (Appanah, 2016a : 78).

*Tropique de la violence* nous permet d'approcher le phénomène de la vie nue sous l'angle de l'âge. En effet les mineurs isolés potentialisent la condition de l'*homo sacer* dans la mesure où leur jeune âge et inexpérience rendent encore plus dramatique l'état de déshérence et de vulnérabilité où ils se trouvent. Aux yeux de Stéphane, la vie nue du *puer sacer*<sup>6</sup>, privé de chez soi, aussi précaire soit-il, apparaît comme vie spectrale

<sup>5</sup> Voir, par exemple, le reportage France 24 du 22/3/2021 : <https://www.youtube.com/watch?v=h38hhJGj6NI>

<sup>6</sup> Cette déclinaison du concept d'*homo sacer* est employée par Napoléon Saltos Galarza dans son article « Puer sacer : la violencia absoluta » où il soutient que *le puer sacer* est « la forma paroxística del *homo sacer* de Agamben » (Galarza, 2017 : 247).

ou fantomale, vie indistincte de la non-vie, qui se manifeste dans la torpeur et l'hébétéude :

Quand je venais travailler le matin, j'en voyais certains à l'entrée du quartier, sous l'auvent d'une épicerie ou un peu plus loin, sous un abri en dur. Ils me regardaient passer sans aucune expression sur le visage, le corps en avant, dans un état second, et je savais qu'ils avaient dormi là, ou essayé de dormir là. Parfois, en fin de matinée, je les revoyais, les mêmes ou presque, assis, la tête sur la poitrine, écrasés par les joints et la chaleur (Appanah, 2016a : 123).

Dans sa critique à Agamben, Judith Butler affirme que la vie nue ne se traduit pas forcément dans la mort sociale et que les individus et les groupes ont beau être fragilisés ils gardent la capacité de mettre en place des stratégies de survie et de résistance (2011). Le gang est justement une forme d'organisation et d'action collective par laquelle les garçons changent leur fragilité en force. Une des stratégies employées est de se donner des surnoms. Ismaël Saïd se rebaptise Bruce pour signaler son identification à Batman. Moïse devient Mo entendu en milieu comorien comme diminutif de Mohammed. La Teigne, Rico, Nasse sont également des surnoms. Ce faisant, les garçons renoncent à l'identité reçue des parents et s'attribuent une identité nouvelle et indépendante de toute institution. À travers cette opération symbolique de récréation de soi-même avec les pairs, ils réaffirment leur existence (niée par la famille et l'État). Ils prennent en main leur condition d'abandonnés et la changent en autonomie. Le gang est l'organisation de cette autonomie et celle-ci a besoin d'un espace pour se déployer. Avec sa hiérarchie et son axiologie, ses épreuves, ses châtiments, ses rites, sa discipline, le gang est un dispositif d'appropriation du *no man's land* de Gaza. Lieu désolé et insalubre de la suspension de la loi, le ghetto est disponible pour subir la loi hors la loi de Bruce et devenir le territoire du gang : « Gaza c'est un no man's land violent où les bandes de gamins shootés au chimique font la loi », dit Olivier (Appanah, 2016a : 54). C'est là que les garçons organisent leurs activités illicites et criminelles : trafic et consommation de drogue, viols, cambriolages, pillages. Bruce décrit ainsi la vie qu'il mène et le pouvoir dont il jouit :

J'ai quatorze quinze ans je suis à la rue et la journée j'attends, je bois, je fume. Quand je n'ai pas assez d'argent pour les sousous, avec les gars on va voler des chèvres pour les fourrer, c'est pas pareil mais ça calme. Le soir, je traque je vole je fais sursauter les gens bien, les gens comme mon père qui a quitté sa maison et qui habite maintenant dans le Nord, et je sais comment et qui voler je sais qui vend je sais qui achète, je bloque les rues quand je veux et il me suffit de dire un mot et c'est la guerre ici. Quand il y a des élections tu as vu comment ils me mangent dans la main tu as vu comment ils me cherchent, où est Bruce que pense

Bruce que fait Bruce. Le roi de Gaza, c'est moi (Appanah, 2016a : 91).

C'est là aussi qu'ils participent régulièrement à des rituels d'exhibition de la force masculine, comme c'est le cas du *mourengué*, combat ancestral à mains nues<sup>7</sup> :

Il y avait déjà des joueurs de gomas, les tambours locaux, et un haut-parleur qui diffusait de la musique traditionnelle bien rythmée. La nuit était tombée mais la chaleur persistait. Un homme s'est avancé, avec un sifflet autour du cou, et les tam-tams ont commencé. Puis deux jeunes garçons l'ont rejoint, ils étaient torse nu, et, au signal, ils se sont jetés l'un sur l'autre, en lançant les bras et les jambes sans véritable technique. Celui qui tombait à terre en premier perdait la partie, rentrait dans la foule, penaud, et l'autre faisait quelques pas de danse, rythmés par les gomas et même par le sifflet de l'arbitre. Il y a eu plusieurs tours comme ça. La foule riait de bon cœur, applaudissait facilement et parfois les combattants se mettaient à danser, c'étaient joyeux, drôle, festif (Appanah, 2016a : 124).

Le *mourengué* est un spectacle où les garçons se donnent à voir, une performance où leurs corps apparaissent pour afficher le pouvoir du gang à travers la victoire tacitement programmée de Bruce (le drame éclatant le jour où Moïse remporte la victoire). Célébration rituelle de l'appropriation du *no man's land* par les mineurs isolés, le *mourengué* est un événement éminemment politique d'autant plus qu'il sert à consolider l'autorité de Bruce comme chef de Gaza. Mais la nature politique de la performance apparaît aussi à un autre niveau qui nous a été suggéré par les réflexions de Butler sur la capacité d'action et de résistance de la part de ceux qui sont repoussés dans les lieux désolés de la vie nue. Dans le *mourengué*, l'espace de leur bannissement devient l'espace de leur appartenance. Les garçons y sont visibles non pas comme des existences spectrales mais comme des corps vivants capables de changer l'espace de leur ban en espace public dont ils occupent le centre. Ils illustrent cette affirmation de Butler (2011 : en ligne) : « And yet even after the public sphere has been defined through their exclusion, they act. Whether abandoned to precarity or left to die through systematic negligence, concerted action still emerges from such sites ». Une objection émerge quand même car, dans le cas du gang, l'action est bien plus imposée que concertée au sens démocratique du terme. Le vrai pouvoir, celui de décider « qui est à l'abri et qui ne l'est pas » (Appanah, 2016a : 141) appartient à Bruce. Malheur à celui qui ne lui obéira pas (et c'est ce que fera Moïse). Abandonner les enfants comoriens équivaut

<sup>7</sup> Voir, par exemple, <https://www.youtube.com/watch?v=dRGDxcZZYA4>. Bien que Youtube nous montre des combats féminins de *mourengué* à Kaweni (par exemple, [https://www.youtube.com/watch?v=8aF3mu\\_mWPw](https://www.youtube.com/watch?v=8aF3mu_mWPw)), le roman d'Appanah nous les montre comme une pratique exclusivement masculine.

très concrètement à les abandonner à la brutalité de Bruce qui, lui, est mahorais. Le chef de Gaza est une figure du pouvoir souverain et ce n'est pas étonnant que le pouvoir légitime et institutionnel s'allie et négocie avec lui. Car, selon Agamben, c'est grâce au noyau dur d'exception qui le structure que le pouvoir légitime peut se poser en dehors de la loi pour décider qui est quelqu'un et qui n'est personne. D'où la topologie paradoxale de la souveraineté qui est « dans le même temps à l'extérieur et à l'intérieur de l'ordre juridique », le souverain ayant le pouvoir légal de suspendre la loi et de proclamer l'état d'exception. La relation d'exception est « cette forme extrême de la relation qui n'inclut quelque chose qu'à travers son exclusion » (Agamben, 1997 : 26). L'exclusion inclusive (spatialisée en camp ou en ghetto) apparaît comme un seuil d'indifférence entre fait et droit dont la topologie est celle de la continuité entre endroit et envers que matérialise la torsion d'une bande de Möbius. À cet égard la « loi » des gamins « sans foi ni loi », qui découle en fait du pouvoir débridé de Bruce, actualise l'envers de la loi, c'est-à-dire l'exception que la loi produit en se suspendant et avec laquelle elle reste en relation.

### 3. *Puella sacra* : la vie nue des mineures isolées

Qu'en est-il des petites filles dans ce ghetto dominé par des garçons, où eux seuls sont visibles ? Leur appropriation du territoire de Gaza a une traduction diégétique dans l'hégémonie des personnages masculins qui trament l'histoire après le décès de Marie : Moïse, Bruce, Stéphane, Olivier. Les personnages féminins en sont exclus, pourtant il y en a qui surgissent elliptiquement à certains plis du récit, signalant l'existence de mineures isolées : elles sont là. En quoi consiste cet être-là des filles qui est si différent de l'être-là des garçons ? Les garçons sont là, *là* étant un territoire bien défini : le territoire de Gaza qui est au centre du territoire diégétique. Gaza est à eux de même que l'histoire. Ils en sont les agents et les acteurs. Mais les filles, elles sont là où ? Quel est le *là* des filles, où se situe-il ? Si elles ne jouent aucun rôle dans l'histoire, quelle est leur statut dans l'univers fictionnel du roman ? Si elles ne font pas partie du gang, de quoi font-elles partie ? Que nous disent ces personnages de la condition des mineures isolées ? En soulevant ces questions, *Tropique de la violence* permet d'ajouter au critère de l'âge celui du genre dans la problématisation de la vie nue. Y a-t-il une vie nue spécifique aux fillettes ?

L'idée d'Alison Morano sur la catégorie sociale des mineurs isolés à Mayotte aborde le phénomène comme essentiellement masculin. Quand il est question de la part féminine des mineurs isolés, c'est sous le prisme de la sexualité que le phénomène est focalisé. Il est lié en général à la grossesse précoce. Étant donné que les Comoriennes ont le premier enfant à 13 ans en moyenne, beaucoup de jeunes filles et de très jeunes filles viennent accoucher à Mamoudzou, où se trouve la plus grande maternité de France, en vue de soins et de papiers, ce qui fait que le nombre de mineures enceintes ou avec un enfant à charge est très élevé sur l'île. « Certaines sont envoyées par leurs

parents afin de bénéficier de soins et d'être prises en charge par un membre de la famille, tandis que d'autres fuient les conditions de vie de leur île natale mais aussi parfois des représailles, dans l'espoir de bénéficier d'un meilleur avenir pour l'enfant à naître » (Morano, 2016 : 28). La mère biologique de Moïse correspond à ce profil. Elle venait sans doute accoucher à Mamoudzou, mais apparemment son bébé serait né pendant la traversée. Les mineures isolées, surtout quand elles ont un enfant à charge, sont encore plus vulnérables aux dangers qui les guettent (Morano, 2016 : 65), plus précisément la prostitution et les abus sexuels favorisés par la promiscuité qui résulte de l'absence d'un chez soi. Dans le roman, Bruce parle brièvement d'une *sousou* malgache, sans papiers, obligée de se prostituer pour pouvoir nourrir son bébé (Appanah, 2016a : 143). On dirait donc que les mineurs isolés se débrouillent différemment selon le genre. Les garçons pratiquent la délinquance de survie, tandis que les filles pratiquent la prostitution de survie ; l'errance masculine se structure par le biais de rencontres avec les pairs, alors que l'errance féminine se structure par le biais de rencontres avec les clients. Pourtant, en ce qui concerne les personnages féminins qui surgissent fugacement dans le roman, ce n'est pas la sexualité qui est en jeu. Ce qui saute aux yeux, c'est justement la fugacité de leur apparition. Bien qu'Alison Morano (2016 : 100) réfère qu'il y a « une forte présence masculine dans les rues mais autant de filles que de garçons », ce qui frappe dans le roman c'est le peu de visibilité des fillettes, leur présence évanescence.

Trois petites filles apparaissent fugacement dans le roman. Toutes sont des personnages anonymes qui ne parlent pas ou à peine. La première est la mère biologique de Moïse, qui l'abandonne à Marie, sous prétexte que l'hétérochromie du bébé est le signe qu'il est le fils du *djinn* et qu'il porte malheur. Marie la décrit comme « une très belle jeune fille avec un bébé dans les bras [...] elle a seize ou dix-sept ans [...] son regard est celui d'une bête effrayée » (Appanah, 2016a : 22). Elle tend le bébé à l'autre femme comme « quelque chose qui vous fait peur et vous dégoûte à la fois » (Appanah, 2016a : 23) et explique : « Lui bébé du djinn. Lui porter malheur avec son œil. Lui porter malheur » (Appanah, 2016a : 24). Ce sont les seuls mots qu'elle énonce. Après le lui avoir remis – « Toi l'aimer, toi le prendre » (Appanah, 2016a : 24) –, elle disparaît à jamais du monde fictionnel. Sa seule fonction est de passer son bébé à l'autre femme, faire de lui un enfant trouvé. Mais tout comme dans l'histoire biblique, ce geste d'abandon a une importance décisive puisqu'il détermine toute l'histoire de Moïse, adopté et élevé dans une culture qui n'est pas sa culture native. C'est elle en fait qu'en confiant le bébé à la femme blanche, déclenche le mécanisme diégétique : adoption, accès à la vérité, rupture, réunion « aux siens ». C'est son geste d'abandon qui instaure la sphère de bonheur domestique que Marie crée pour elle et pour son fils adoptif avec lequel elle vit « en vase clos » (Appanah, 2016a : 28). L'abandon est ici transaction entre deux femmes, par laquelle la mère biologique – esclave juive ou migrante comorienne – s'assure que son fils vivra, en investissant l'autre femme de la maternité à laquelle elle renonce. La transaction entre les deux femmes signifie que le lien vital d'amour, de soin,

de protection vient se greffer sur la relation d'abandon qui le précède. Après avoir abandonné son bébé à Marie, qu'est-elle devenue ? A-t-elle été rapatriée ? A-t-elle été prise en charge par une tante ou une cousine ? Travaille-t-elle comme *sousou* ? On n'en sait rien. Sa seule fonction, qui n'est pas des moindres, est d'accoucher de l'histoire. Sans elle, le roman serait en impasse sur la stérilité de Marie, autrement dit il n'y aurait pas de récit. C'est elle qui instaure le petit monde fictionnel qui se déploie autour de Marie et de Moïse. Mais une fois accomplie cette fonction diégétiquement matricielle, le personnage s'évanouit aussitôt. Elle ne joue aucun rôle et n'a aucune place dans l'univers qu'elle met en place.

Les deux autres personnages féminins anonymes apparaissent dans des scènes qui forment des plis du récit. On définira les plis du récit comme des zones de transition, des scènes qui préludent et introduisent à des tournants décisifs de l'histoire. La première scène, racontée par Marie, introduit à la rencontre décisive avec la mère biologique de Moïse ; la seconde, racontée par Stéphane, introduit à la précipitation de la chaîne de violence conduisant à la mort du protagoniste : viol collectif, mort de Bruce après la défaite au *mourenqué*, saut dans la mer pour échapper au lynchage. Les deux petites filles qui polarisent ces scènes-seuils sont anonymes tout comme la mère de Moïse. Mais elles s'en distinguent du fait qu'elles ne disent rien. En outre, elles subissent une forme de violence concrète : l'une se fait chasser, l'autre se fait écraser par une moto et est abandonnée. Ces plis du récit constituent donc des seuils catastrophiques.

La première mineure isolée apparaît dans le récit inaugural de Marie à l'entrée de l'histoire, au seuil du monde fictionnel du roman. Marie raconte ses débuts à Mayotte avec Cham, son mari, ses premières impressions d'un pays qu'elle idéalisait comme une île aux enfants : « J'ai l'impression que Cham a vécu sur une île aux enfants, verdoyante, fertile, une île où l'on joue du matin au soir, où les tantes, les cousines et les sœurs sont autant de mères bienveillantes » (Appanah, 2016a : 13). Or la fillette fait tache dans ce tableau idyllique. Chaque matin, comme elle sort du boulot, Marie voit au virage un enfant dont le portrait, portant sur les cheveux, les mains et les pieds, ne dit rien du visage, sans doute parce qu'il est caché par la poussière qui la couvre : « Elle est rousse de poussière, ses pieds et ses mains sont épais comme ceux des ouvriers, ses cheveux sales et gris » (Appanah, 2016a : 14). L'enfant l'attend en souriant :

Avant de quitter le service, j'ai récupéré à la cafétéria ce qui traîne, un paquet de biscuits, une orange ou une pomme. Entre elle et moi, c'est une étrange relation qui s'est nouée depuis que je travaille ici. Je m'arrête devant elle, elle me sourit, et je lui donne ce que j'ai à donner. Elle ne me dit jamais rien, ni bonjour, ni merci, ni au revoir. Elle tend rapidement la main, je sens qu'elle ne veut pas donner l'impression de faire la manche, d'ailleurs elle me regarde, moi, dans les yeux et jamais ce que je pose dans sa paume (Appanah, 2016a : 14).

Cet échange muet quotidien déclenche chez Marie une inquiétude sur le chez soi de la petite mendicante : « Peut-être qu'elle vit dans la case en tôle que j'aperçois entre les arbres maigres, sur la colline. Peut-être qu'elle vit cachée dans les bois comme beaucoup de familles de clandestins » (Appanah, 2016a : 14). Elle ajoute qu'elle n'y pense plus et se recentre sur son désir systématiquement frustré de tomber enceinte. Sa stérilité contraste douloureusement avec ces foules de clandestines enceintes qui s'amasent, avec les autres migrants, aux portes du dispensaire et de la préfecture. La frustration l'exaspère et cette exaspération, cette folie comme elle dit, va s'exprimer dans l'agressivité. Le jour où elle a de nouveau ses règles, au lieu de donner quelque petite chose à manger à la fillette comme d'habitude, Marie la chasse avec un bâton :

Il faut me croire, je suis devenue folle. Je ramasse un bâton et je me mets à courir vers elle en hurlant je ne sais plus quoi, peut-être « Casse-toi », oui peut-être c'est ça, et c'est comme un chien galeux que je chasse. Elle détale en vitesse, je ne peux pas la suivre en haut de la côte, entre buissons et déchets. Je lui lance le bâton dans le dos. Elle hurle et moi aussi (Appanah, 2016a : 18).

Le geste de refouler la petite mendicante aux confins de son humanité amorce une zone d'indistinction humain-animal : les deux personnages féminins hurlent, l'une parce qu'elle est traitée comme un chien galeux, expulsée à jamais de l'espace public et diégétique ; l'autre parce que sa violence sur une enfant la déshumanise. La scène marque un point de bascule dans la vie de Marie : abandonnée par Cham, elle va rencontrer la jeune fille comorienne et adopter son bébé, et c'est là que commence l'histoire de la brève vie de Moïse. Tout se passe comme si l'adoption de Moïse reposait sur l'exclusion de la petite mendicante ; autrement dit, comme si la rupture violente du lien avec la fillette ouvrait la voie à la rencontre providentielle. La petite mendicante, première figure de mineur isolé du roman, incarne le fond d'abandon sur lequel l'adoption se met en place.

La seconde mineure isolée apparaît dans un bref épisode raconté par Stéphane, le volontaire venu de Métropole pour créer une association culturelle pour les jeunes de Gaza. Il raconte un accident où deux motos se percutent en faisant tomber les conducteurs ainsi qu'une petite fille sans casque. Les deux hommes se relèvent et l'un d'eux repart immédiatement, laissant la victime à terre. L'autre conducteur est blessé et répète : « "Il l'a abandonnée ! Il l'a abandonnée comme ça !" » (Appanah, 2016a : 146-147). Le conducteur s'est mis en fuite parce qu'il n'avait pas de papiers et la fillette non plus. On ne sait pas son prénom, son nom de famille, son âge, elle n'a pas d'identité, on ne voit pas son visage, juste son crâne puisqu'elle ne portait pas de casque. Cette enfant déprotégée et abandonnée serait-elle la fille ou la nièce du conducteur fuyard ? En tout cas, elle était sous sa responsabilité de conducteur et d'adulte et il l'a laissée par terre. Stéphane dit qu'elle a été emmenée à l'hôpital, mais on ne sait pas ce qu'elle est devenue. Où va-t-elle après être sortie de l'hôpital ? Quelqu'un est venu la chercher ?

On n'en sait rien. Comme la petite mendicante, elle n'a pas de voix, pas de parole ; et elle ne hurle même pas. Dans le récit laconique de Stéphane, elle illustre la fragilité extrême de la condition des mineures en situation irrégulière : même prises en charge, elles peuvent devenir « isolées » n'importe quand, tant les réseaux de parenté sont inconsistants. Dans cet épisode, le roman s'ouvre sur un domaine qui est moins fiction que documentaire et là aussi on peut parler de pli ou d'interstice entre fiction et non-fiction, zone liminaire où la lecture esthétique devient réception documentaire (Baetens & Trudel, 2021 : 9). La tendance documentaire du roman se manifeste dans d'autres passages, par exemple l'article sur l'assassinat de Bruce qu'Olivier lit sur le Net (Apanah, 2016a : 169). Il s'agit d'un document présenté comme réel, mais en fait introuvable sur le Net, qui enchâsse le registre journalistique dans la fiction romanesque, façon d'indiquer la base référentielle et factuelle du roman.

Par la suite, Stéphane raconte que l'association sera saccagée par le gang à la recherche de Moïse pour le soumettre à un viol collectif comme punition d'avoir osé quitter Gaza sans demander la permission à Bruce. Stéphane en est tellement atterré qu'il rentre aussitôt en France. Moïse, qui avait trouvé un peu d'affect et de protection auprès de Stéphane, essuie alors un nouvel abandon. Dorénavant il sera seul contre la bande, il devient « fou », il vaincra Bruce au *mourengué*, le tuera par la suite et finira par se suicider pour échapper au lynchage réel ou fantasmé.

On constate ainsi que la petite mendicante est une figure de mineure isolée qui apparaît fugacement au premier pli du récit, celui qui prélude à la scène matricielle qui déclenche l'histoire de Moïse. Cette scène consiste en un abandon, mais un abandon qui est plutôt un don, puisqu'il s'agit, pour les deux femmes, d'assurer la vie et non pas de laisser mourir. La petite accidentée est l'autre figure de mineure isolée qui apparaît encore plus fugacement au pli du récit qui prélude au dénouement tragique de l'histoire.

### 3.1. Personnages secondaires, mineurs, bannis

Ces deux mineures abandonnées, anonymes et muettes, sont des figures énigmatiques qui apparaissent à un virage de l'espace public de la ville pour en être exclues de façon violente, repoussées dans la zone opaque de la clandestinité. On ne sait rien d'elles, où elles habitent, avec qui, ce qu'elles sont devenues. On ne les voit pas à Gaza, territoire des garçons où eux seuls sont visibles. La visibilité des fillettes est momentanée et a lieu sur un virage, un pli, un interstice de l'espace public et de l'espace diégétique superposés. Elles s'y tiennent un instant pour disparaître définitivement dans les régions indéterminées du monde fictionnel dont le récit ne sonne mot. Sans prénom ou surnom, sans visage, sans histoire, sans parole, sans action, elles se bornent à être jetées dehors, dans le vide de l'indifférence, et, à ce titre-là, elles sont des abandonnées au sens le plus strict du terme : on ignore ce qu'elles sont devenues et cela n'a aucune importance dans l'économie et la dynamique de l'histoire et du monde de Moïse. Elles ne comptent pas.

Elles illustrent ce que Tiphaine Samoyault (2008) définit, dans *La banlieue du roman : l'espace du personnage secondaire*, comme des personnages secondaires. Ceux-ci se distinguent des personnages de second plan en ce qu'ils n'accèdent pas à l'univers diégétique : « Le personnage secondaire reste à la porte de l'univers représenté » (Samoyault, 2008 : en ligne) alors que le personnage de second plan en fait pleinement partie (c'est le cas de Stéphane et d'Olivier). Le plus intéressant pour notre propos, c'est que l'auteure pose la distribution des personnages dans un récit en termes d'exclusion selon qu'ils sont intégrés à l'univers des personnages majeurs ou en sont exclus : « l'espace du personnage secondaire est d'abord, et classiquement, celui du ban » (Samoyault, 2008 : en ligne). Dans *Tropique de la violence*, l'espace du ban, du bannissement, de la vie nue en sa topologie paradoxale d'inclusion de l'exclusion, est bien la banlieue de Gaza. Les mineurs isolés qui y sont relégués s'organisent en gang et, ils ont beau être dépossédés, ils sont capables de prendre possession de cet espace, d'en faire le territoire de leur appartenance et le centre de leur activité et, par conséquent le centre du roman. Aussi *Tropique de la violence* est-il un roman de banlieue, comme Nathalie Ségeral (2019 : 140-141) l'a bien vu. Dominé par les garçons, le ghetto se distribue en centre et périphérie, si bien que le lieu du ban se borde lui-même d'une marge de ban qu'il faut supposer féminine. Alors que les garçons se donnent à voir à Gaza notamment dans le *mourengué*, les filles y sont invisibles. Privées non seulement de statut juridique et civique mais aussi de statut narratif, les deux fillettes apparaissent au seuil de l'univers représenté, sans jamais y entrer, pour disparaître à sa lisière opaque, là où on ne les voit pas et où l'on ne sait rien d'elles. À l'égard des garçons qui, quoique des mineurs (pas si) isolés, sont des personnages majeurs pour autant qu'ils composent le monde fictionnel du roman et saturent son espace, les filles (la petite mendicante et la petite accidentée, de même que la mère biologique du protagoniste) sont des personnages mineurs, infériorisés et marginalisés, bannis aux confins de l'espace public et de l'espace diégético-fictionnel. Même la catégorie de personnage secondaire leur convient à peine, tant leur présence est inconsistante et résiduelle.

Cependant, la présence évanescence aux plis du récit de ces petits personnages féminins sans nom, sans famille, sans foyer, sans liens, sans histoire, sans parole, sans visage, ne manque pas de faire signe. Elle suggère que la vie nue des mineurs clandestins est encore plus nue au féminin. Alors que l'errance masculine se structure par le biais de la rencontre avec les pairs, les filles sont radicalement seules, aux confins de toute socialité, jetées dans les marges de l'ordre humain, là où le lien social s'effrite et se désintègre. Chaque petite fille est un corps chassé, renversé, évanoui, transporté, soigné, un corps qui demande à vivre : la main tendue de la petite mendicante, le corps tombé sur le sol de la petite accidentée. Chacune subit la violence de la rupture du lien qui s'était amorcé entre elle et un adulte ou une adulte. Quant aux rencontres avec les pairs, il n'y en a pas. On ne les voit pas qui se lient les unes aux autres, qui rejoignent une bande, qui agissent ensemble et/ou avec les garçons. Elles n'ont pas cette capacité de

réaffirmer leur identité par l'invention de surnom, opération symbolique<sup>8</sup> qui change l'abandon en autonomie mais qui a besoin d'un groupe pour s'effectuer. Alors que les garçons s'affichent dans le ghetto où ils font la loi, les filles apparaissent fugacement pour sombrer dans les bords indéterminés et dé-narrés de l'univers fictionnel qui sont ses zones opaques d'inexistence. Si Gaza est un *no man's land* dont le gang a fait son territoire, il faut s'imaginer que ce *boy's land* est bordé d'un *no girl's land*, à entendre comme une zone où les filles sont soustraites à l'existence sociale et symbolique. Ce ghetto dans le ghetto est le lieu flou de leur escamotage. Il ne s'agit pas d'une zone où les filles se rassembleraient (elles ne se rassemblent pas), mais de points aveugles qui les effacent du champ visuel. Alors que les garçons sont là, les filles ne sont (vues) nulle part. Elles sont bannies de la scène. Alors que la vie nue des garçons est visible, agissante et présente une consistance collective qui menace la Cité, la vie nue des petites filles est pure évanescence d'un corps fragile suspendu à la lisière de la vie.

#### 4. Conclusion

*Tropique de la violence* est un roman qui, en racontant une histoire sur les mineurs isolés de Mayotte, thématise la condition des migrants sans-papiers sous les angles de l'âge et du genre. Cette thématisation se caractérise par l'hégémonie masculine de l'histoire, après le décès de Marie, et par une figuration particulière des mineures isolées qui relève du clignotement : les personnages féminins apparaissent de disparaître. Que signale le clignotement de ces personnages secondaires si éphémères ? L'émergence puis l'effondrement du monde des personnages principaux ainsi que le déclenchement de la dynamique narrative. Ce sont des personnages subalternes aussi bien du point de vue narratif que du point de vue ontologique. Leur figuration clignotante signale également qu'une fracture de genre traverse le monde des mineurs isolés et qu'au-delà du drame des gamins, qui est mis en récit, il y a le drame dé-narré des petites filles. La défaillance de ces personnages qui surgissent à un virage pour se diluer à jamais dans la nuit du roman, indique que les petites filles issues de l'immigration subissent la violence de leur condition d'abandonnées dans la solitude, l'impuissance et l'invisibilité. Les garçons se tiennent dans un monde à la lisière de la vie, Gaza, qui est certes un monde défait, délité, décomposé, mais sur lequel ils arrivent quand même à amorcer, dans la désolation et la violence, un monde. Les filles, elles, sont suspendues à la lisière de la vie mais, dirait-on, sans monde, sans même une amorce de monde. Le *no girl's land* est finalement un *girl's no land* et dans ce renversement consiste la spécificité de la vie nue des

---

<sup>8</sup> Il y a pourtant chez Appanah des personnages féminins qui se rebaptisent : Mélody, alias Adèle qui migre en Europe après avoir perdu sa famille et décide de brûler ses papiers et mener une vie de clandestine dans *En attendant demain* ; Éliette, alias Phénix, la jeune fille fugueuse qui avait mis le feu à la maison de ses parents dans *Le ciel par-dessus le toit* ; Vijaya, alias Tara, après qu'un tsunami a ravagé son pays et sa vie dans *Rien ne t'appartient*.

mineures isolées. Pour le dire autrement, leur monde est tellement défait qu'il ne soutient même pas les coordonnées basiques d'une vie humaine telles que le nom, la parole, l'âge. Voilà pourquoi la vie nue des petites filles est encore plus nue que celle des garçons.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AGAMBEN, Giorgio (1997) : *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*. Paris, Seuil.
- ALAOUI, Myriam H. ; Élise LEMERCIER & Élise PALOMARES (2019) : « Les *décasages*, une vindicte populaire tolérée ». *Plein Droit*, 120. URL : <http://www.gisti.org/spip.php?article6127>
- APPANAH, Nathacha (2003) : *Les rochers de Poudre d'or*. Paris, Gallimard.
- APPANAH, Nathacha (2005) : *La noce d'Anna*. Paris, Gallimard.
- APPANAH, Nathacha (2007) : *Le dernier frère*. Paris, Olivier.
- APPANAH, Nathacha (2015) : *En attendant demain*. Paris, Gallimard.
- APPANAH, Nathacha (2016a) : *Tropique de la violence*. Paris, Gallimard.
- APPANAH, Nathacha (2016b) : « Mayotte. De l'île aux enfants à la poudrière ». *Libération*, 5 juillet. URL : [https://www.liberation.fr/debats/2016/07/05/mayotte-de-l-ile-aux-enfants-a-la-poudriere\\_1464214](https://www.liberation.fr/debats/2016/07/05/mayotte-de-l-ile-aux-enfants-a-la-poudriere_1464214)
- ARNOLD, Markus (2020) : « Voix insulaires réparatrices. Comment situer des écritures indiano-céaniques face au “tournant éthique” de la littérature française ». *Cahier de l'Association Internationale des Études Françaises*, 17, 65-85.
- BAAGE, Silvia U. (2017) : « Regards exotopiques sur deux portes de l'Europe : la crise migratoire à Lampedusa et à Mayotte dans *Eldorado* et *Tropique de la violence* ». *Carnets*, 11. <https://doi.org/10.4000/carnets.2369>
- BAETENS, Jan & Éric TRUDEL (2021) : « Introduction : the documentary mode ». *L'Esprit Créateur*, 61: 2, 1-9.
- BUTLER, Judith (2011) : « Bodies in Alliance and the Politics of the Street ». *Transversal*. URL : <https://transversal.at/transversal/1011/butler/en>
- CARRETERO, Leslie (2019) : « À Mayotte, “les arrivées de migrants ont augmenté de 110% cette année” ». *Infomigrants*, 25 :9. URL : <https://www.infomigrants.net/fr/post/-19766/a-mayotte-les-arrivees-de-migrants-ont-augmente-de-110-cette-annee>
- DEBRÉ, Isabelle (2010) : « La situation particulière de certains départements d'Outre-Mer ». URL : [http://www.gisti.org/IMG/pdf/rapport\\_debre-mie\\_mayotte-guyane\\_2010-5.pdf](http://www.gisti.org/IMG/pdf/rapport_debre-mie_mayotte-guyane_2010-5.pdf)
- DECLOITRE, Laurent (2021) : « Mayotte : “Une spirale infernale d'assassinats, sans aucune réaction” de l'État ». *Libération*, 25/1. URL : [https://www.liberation.fr/france/2021/01/25/mayotte-une-spirale-infernale-d-assassinats-sans-aucune-reaction-de-l-etat\\_1818403/](https://www.liberation.fr/france/2021/01/25/mayotte-une-spirale-infernale-d-assassinats-sans-aucune-reaction-de-l-etat_1818403/)

- GALARZA, Napoléon S. (2017) : « *Puer sacer* : la violencia absoluta ». *MovimentAção*, 4 : 6, 234–257.
- GANAPATHY-DORÉ, Geetha (2019) : « An Island Paradise Turned Hell in the Indian Ocean: Mayotte in Nathacha Appanah’s *Tropique de la violence* ». *Postcolonial Text*, 14, 3–4, 1–19.
- FASSIN, Didier (2020) : *De l’inégalité des vies*. Paris, Fayard & Collège de France.
- MBEMBÉ Achille (2015) : *Critique de la raison nègre*. Paris, La Découverte.
- MBEMBÉ, Achille (2018) : *Politiques de l’inimitié*. Paris, La Découverte.
- MBEMBÉ, Achille (2020) : *Brutalisme*. Paris, La Découverte.
- MORANO, Alison (2016) : *La catégorie sociale des mineurs isolés à Mayotte. Définitions, places et prises en charge*. Mémoire Master 2. Recherche anthropologie sociale et culturelle. Parcours Afrique. Aix-Marseille Université, UFR ALLSHS, Département d’Anthropologie. URL : <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01361475/document>
- SAMOYAUULT, Typhaine (2008) : « La banlieue du roman : l’espace du personnage secondaire ». *Fabula atelier*. URL : [https://www.fabula.org/atelier.php?Espace\\_du\\_personnage\\_secondaire](https://www.fabula.org/atelier.php?Espace_du_personnage_secondaire)
- SÉGERAL, Nathalie (2019) : « Towards a Globalised *Banlieue* ? Resilience through Literature in Three Narratives of the “Ultraperyphery” », in Siobhán McIlvanney & Gillian Ni Cheallaigh (eds.), *Women and the city in French literature and culture: reconfiguring the feminine in the urban environment*. Cardiff, University of Wales Publishing, 140–160.
- SLAMA, Serge (2016) : « Chasse aux migrants à Mayotte : le symptôme d’un archipel colonial en voie de désintégration ». *La Revue des Droits de l’Homme*, 10. DOI : <https://doi.org/10.4000/revdh.2479>
- TOUAM BONA, Dénètem (2016a) : *Fugitif, où cours-tu ?* Paris, PUF.
- TOUAM BONA, Dénètem (2016b) : « Mayotte : peau comorienne, masques français... ». *Jeune Afrique*, 15 juin. URL : <https://www.jeuneafrique.com/333052/societe/mayotte-peau-comorienne-masques-francais>